

Présentation de spectacle

ART MENG0

Art Mengo, voix, guitare, piano
Lionel Suarez, accordéon
Akim Bournane, basse et contrebasse
Pascal Rey, batterie et percussions
Philippe Desbois, guitares

LE Petit Miguel, édition 2006 page 36 :

Art Mengo : nom masculin, très singulier, se dit d'un chanteur à la voix rocailleuse, au timbre chaud, à l'élégante mélancolie, qui fuit les cocktails mondains, sans pour autant cracher dans un verre de vin, s'il est pris entre amis.

« Faire son Mengo » se dit d'un compositeur qui accumule les belles mélodies.

Un tango, une valse, une bossa-nova « faite à la Art » s'emploie généralement dans les milieux spécialisés pour dire que vite fait, bien fait, une chanson est née sans que l'on puisse dire réellement de quel type de répertoire elle fait partie, synonyme de « avoir sa griffe »

Art Mengo est une forme dérivée de Armengot, qui lui même vient d'outre Rhin : "Ach mein got !" que l'on pourrait traduire par "ah mon dieu". C'était à la cour une façon de s'extasier devant les plus belles œuvres de la musique allemande, il y a quatre ou cinq cents ans, depuis les "ach mein got" sont partis prendre des couleurs de l'autre côté des Pyrénées, il en résulte un swing plus latin, que l'on retrouve dans sa forme actuelle, Michel Armengot.

Il y a parfois quelques confusions suivant les dictionnaires :

Etre réservé chez le Art Mengo n'est pas synonyme de timidité mais sonne plutôt comme avoir de la réserve, en témoignent ses nombreux albums passés et à venir (Voir certitude, page 78).

S'il n'existe pas d'aspro pour la nostalgie, le Mengo vit dans le présent et a fait sienne cette devise.....

"Quelle connerie, naguère !" (Ne pas chercher à Prévert).

A l'heure où tous les chats sont des chats et tirent vers le gris le Mengo, transformé en simple Michel, est en famille, marche dans la campagne, se donne sur scène, enlève les tiques de sa chienne, se demande où il a bien pu mettre son trophée des "Victoires de la musique" se redonne sur scène ou encore joue du piano... sur scène... ou gratte sa guitare, dans des salles avec projecteurs, public, musiciens et spectateurs (voir spectacle vivant, page 116).

Mengo, selon certains spécialistes (voir Marc Estève), rimerait beaucoup plus richement avec "jeu de go" qu'avec "échecs", tant mieux ! La stratégie du jeu de go consistant à étendre tout doucement son territoire sans aller à l'affrontement direct,

on retrouve le nom d'Art Mengo associé à tout ce qui s'est fait de mieux ces dernières années :

Johnny Halliday, Jane Birkin, Enrico Macias, Ute Lemper, Henri Salvador, Juliette Gréco, Florent Pagny... (pour les plus connus)

Patrice Guirao, puis Marc Estève depuis l'album "La vie de château" ainsi que Marie Nimier sont les fidèles plumes de notre Art Mengo, qui sur le prochain album s'est jeté à l'eau et a écrit quelques uns des nouveaux textes, voir « Entre mes Guillemets » sortie le 6 février 2006.

Biographie.

Voix douce et personnalité discrète, Art Mengo est un artiste solitaire qui de sa ville fétiche, Toulouse, envoie quelques messages mélancoliques qui sont devenus autant de tubes.

Fils d'espagnols républicains réfugiés à Toulouse, Art Mengo naît dans cette ville en 1962. Celui qui se nomme en réalité

Michel Armengot n'est pas au départ prédisposé à la musique. Durant son enfance et une partie de son adolescence, il souffre de surdité à 70 %. Il est introverti et se replie souvent seul, dans sa chambre. Sa mère lui offre malgré son handicap, un petit clavier. Après une intervention chirurgicale, il retrouve parfaitement son ouïe. Il se plonge alors avec délectation dans le monde des sons. Après sa réussite au baccalauréat, il entre à la faculté de physique chimie tout en jouant le soir, du piano dans les bars. Abandonnant ses études, il travaille dorénavant comme manutentionnaire chez Renault et s'achète un magnétophone huit pistes pour enregistrer des chansons. En effet, il stocke depuis un moment des compositions personnelles dont les textes ont été écrits par son beau-frère, Patrice Guirao. Le tandem fonctionne bien et le résultat est cohérent. En 1988, il apporte au studio Polygone de Toulouse, une maquette et signe un contrat avec un éditeur quelques jours plus tard. Et la magie peut opérer : "Les parfums de la vie" se répandent sur les ondes radio et la voix rocailleuse et douce du chanteur devient familière à un grand nombre de gens.

Golfe

Après la sortie de ce 45 tours, un embrouillamini juridique avec son éditeur l'empêchera de publier un album pendant un an. Il faut donc attendre début 90, pour entendre la nouvelle livraison d'Art Mengo de dix titres, "Un 15 août en février".

L'album se vend à quelques 60.000 exemplaires, sans doute freiné dans sa progression par la censure qui frappe le titre "Caïd Ali" en pleine guerre du Golfe.

Mais son talent est maintenant reconnu, et il obtient la Victoire de la Révélation Masculine en 91 (récompense française). Souvent comparé à un artisan, Art Mengo concocte un second album qui sort en 1992. Enregistré dans sa ville natale, "Guère d'amour" est écrit en collaboration avec son double, Patrice Guirao qui lui apporte des textes sobres et pourtant forts, qui se veulent parfois impudiques. Ces morceaux, dont "Gino" et "Nous nous désaimerons" sont semble-t-il, destinés à être joués sur scène car leur sonorité est plus "live", plus acoustique aussi.

Johnny

Malgré son retranchement volontaire, Art Mengo compose aussi pour les autres : il écrit en 92, le titre "Ça ne change pas un homme" pour Johnny Hallyday et compose la totalité de l'album de variété de l'artiste allemande Ute Lemper en 93. Cela donne lieu à un duo avec elle, intitulé "Parler d'amour".

En mars 93, Art Mengo tente de s'imposer sur les planches du Casino de Paris. Entreprise difficile pour le jeune chanteur introverti. Pourtant en dépit de quelques imperfections, ses premiers pas sont encourageants. On retrouve ainsi l'artiste au festival du Printemps de Bourges et aux Francofolies de la Rochelle. Les deux années suivantes, Art Mengo se retire dans sa ville de Toulouse et prend son temps pour élaborer son troisième album. Son presque frère Patrice Guirao est parti à Tahiti mais cela ne les empêche pas de communiquer et de travailler ensemble. Installé dans son propre studio, Art compose des titres intemporels, un peu tristes. "La mer n'existe pas", voilà le constat abrupte du chanteur pour ce disque qui nous permet de cerner un peu plus sa personnalité. Pourtant, il s'agit bien d'une oeuvre où la maturité de l'artiste s'impose.

Thérapie

Ses prestations sur scène étant rares, elles sont accueillies avec enthousiasme par un public de plus en plus nombreux.

En novembre 96, il se produit au Pigall's à Paris, pour trois soirées. De lui-même, il confesse que la scène est devenue une petite thérapie personnelle et qu'elle lui est dorénavant indispensable. Il enregistre d'ailleurs un disque en public "Live au Mandala" en 97 qui confirme son attachement à ce mode d'expression. Il choisit de revisiter les chansons qui ont jalonné sa carrière au travers d'une formule intimiste qui correspond bien à ce qu'on attend de lui. Comme propulsé par ce nouvel opus, il enchaîne sur une tournée en France qui le mène de Paris (New Morning le 29 & 30 avril) aux Francofolies de la Rochelle le 14 juillet.

Dans sa lancée, Art Mengo sort un album original en mars 98, intitulé "Croire qu'un jour". Avec son complice Guirao, il propose quelques titres tout en subtilité et demi-teintes. Du simple "Faudrait jamais s'aimer" à "Sentiments usés", le thème de l'amour un peu triste est récurrent et inépuisable. L'artiste trouve là sa source d'inspiration majeure.

Doutant de ses talents de chanteur, Art Mengo pose ses valises à Toulouse chez lui pendant quelques temps. Il continue à composer pour d'autres : Florent Pagny, Henri Salvador ou Enrico Macias.

Beau retour

Ce n'est qu'en septembre 2003 qu'il sort enfin un nouvel opus intitulé "La Vie de château" en tant qu'interprète et compositeur, les paroles étant signées de son ami Marc Estève. Mélodies subtiles, voix légèrement rocailleuse et légère, sonorité acoustique et textes ciselés sur mesure, vaguement mélancoliques, sont autant de facteurs de réussite. Le premier simple s'intitule "Je passerai la main". Notons un bel hommage à Claude Nougaro, toulousain comme Art Mengo, "Monsieur Claude". "Parler d'amour" comme il le dit lui-même, est le moteur principal du travail d'Art Mengo. Aidé par une voix légèrement éraillée, cet artisan chanteur nous offre d'entrer dans son univers de douceurs et de mélancolie.

Art Mengo, une ombre au cœur

CHANSON
Petit maître à l'art tendrement mélancolique, il sort cette semaine *Entre mes guillemets*, nouvel album qui annonce une tournée dans quelques semaines.

ON NE RETROUVE pas Art Mengo comme on retrouve un solide artisan des variétés. Il passe souvent à la radio, conquiert fréquemment l'Olympia, mais il n'a pas la régularité benoîte des gros comptes des maisons de disques, la sérénité des notables de la chanson. Il compte parmi ces petits maîtres dont quelques chefs-d'œuvre sont dans la mémoire de tous (*Les Parfums de la vie*), et qu'injustement on connaît parfois moins bien que leurs chansons.

Il sort ces jours-ci *Entre mes guillemets* (chez Polydor-Univers), disque de pastel et de moiré, de velours douillet et de tulle fin. L'autre printemps, il tournait encore, avec les chansons de *La Vie de château*, paru en 2004. Le voici déjà, qui donnera des concerts dès le mois prochain – « une vingtaine de dates, mais le gros de la tournée se fera après l'été ». Son disque s'écoute à l'heure paisible, entraîne facilement à

la rêverie, aux yeux dans le vague, à l'attendrissement. Un de ces disques qui s'installe dans notre vie avec discrétion et constance, l'accompagne de mélodies prenantes et légères, comme une mince ombre au cœur.

Art Mengo ne cache pas que, tout compris, il a mieux gagné sa vie avec les chansons écrites pour les autres qu'avec celles qu'il chante lui-même. Il faut dire que, pour Henri Salvador, Johnny Hallyday, Enrico Macias, Juliette Gréco, Florent Pagny, Jane Birkin, Ute Lemper ou Charika, il a écrit des chansons sublimes de fausse légèreté. Ses chansons ont souvent des couleurs de crépuscule sous les Tropiques, d'hiver sur la Riviera, de pluie fine sur une plage... Avec lui, on se croit dans les romans de Modiano, lorsque l'on a rentré les bacs des oranges à l'abri du froid mais que la couleur du soleil laisse croire encore au bonheur. Ou dans une chambre d'hôtel avec les fenêtres grandes ouvertes sur le lit défait – le champagne est bu depuis longtemps, on aère...

Passionné par Léo Ferré

Même ses élans d'humour heureuse trouvent dans la complicité avec son parolier Marc Es-tève des détonus un peu sardo-

niques : « J'ai remis à l'heure d'été Un mange-disque désinvolte/ Qui s'était bouffé la santé/ A jouer du Piaf en 110 volts. » C'est *J'ai remis à l'heure d'été*, mélodie superbe de noblesse posée sur un bonheur indélicat. « Je suis très fier de cette chanson, j'avais fait une valse pour Enrico Macias et une autre pour Charika, et j'ai eu envie de m'en réserver une. J'aime beaucoup les valses de Léo Ferré et il en est une qui m'a inspiré. Mais j'ai voulu remettre la valse en France avec l'accordéon – du musette à la Chopin. Du coup, je suis assez content d'avoir fait travailler Lionel Suarez, mon accordéoniste, sur l'arrangement des cordes. »

Léo Ferré ? Il est cité dans les textes de deux chansons. « Un hasard d'écriture, de rime », plaide Art Mengo. Mais il ne contestera pas que l'œuvre le passionne. « Je suis fan du mec fan de Ravel, je suis fan des arrangements du musicien qui a écouté Debussy. C'est sa musique qui m'a amené à sa poésie. » Art Mengo n'était pas un fou de chanson passé à la chanson. Toulousain, certes, mais espagnol : « Ma culture est latine. A la maison, mes parents n'écoutaient pas Brassens et Barbara mais Lola Montes et Josselin. J'ai eu l'impression d'être passé à côté

d'œuvres immenses et du coup, maintenant, si on me reproche de ne pas assez écouter les jeunes, c'est beaucoup parce que j'ai du retard à rattraper. J'ai eu des bases grâce à Nougaro parce que j'habitais Toulouse. Mais je suis passé à côté de Ferrat, par exemple. »

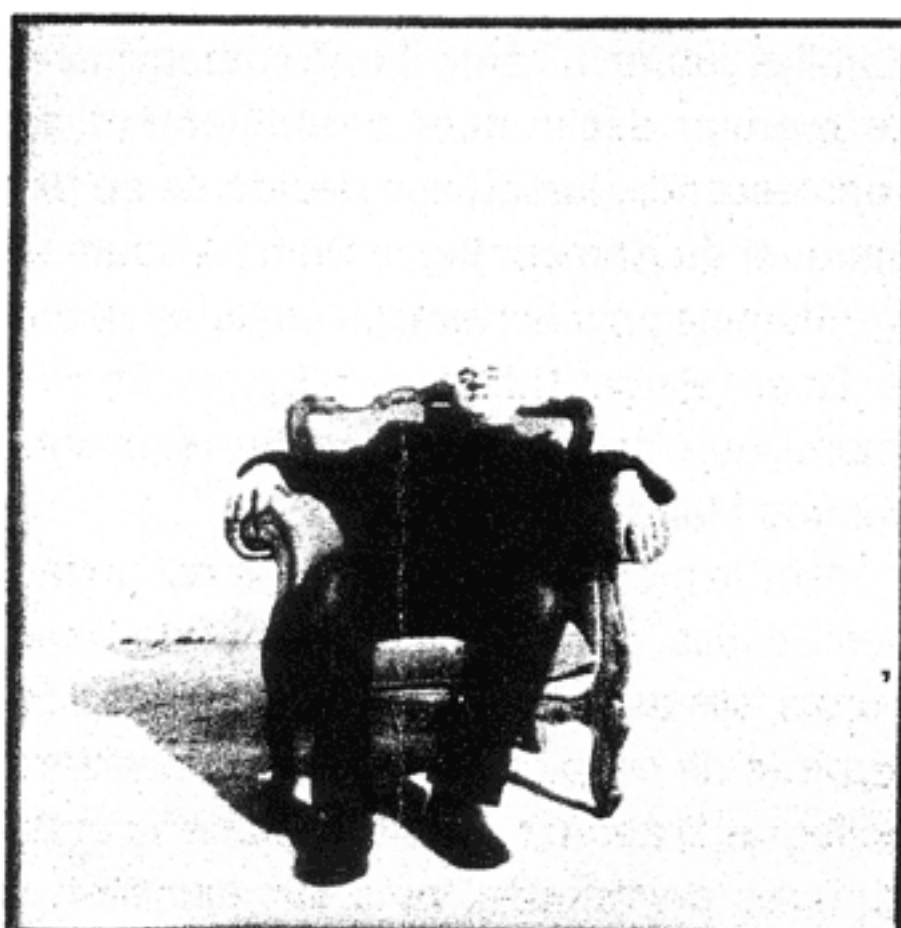
Pour ce disque, il a aussi écrit ses premiers textes, fins autoportraits sans cruauté ni rehauts. Paroller ? Il tempère : « J'aime les mots parce qu'on peut les mettre en musique. » Il compose sans s'interrompre, maintenant. Il avoue que, depuis l'enregistrement d'*Entre mes guillemets*, il a déjà écrit sept ou huit chansons nouvelles. Peut-être en chantera-t-il certaines, peut-être en donnera-t-il d'autres. On parle du prochain album d'Enrico Macias, notamment, d'autres projets encore... « Je suis régulièrement sollicité – ça rassure. » Il sourit. « On flippe, hein, quand on vieillit. » Vieillir ? A 44 ans ? « Je veux bien croire que je vieillis bien, du moins professionnellement. Je doute un peu moins, je me sens mieux dans ce métier-là. Ça a pris du temps. »

BERTAND DICHALE

■ Le 29 mars à Tours, le 21 avril à Saint-Barthélemy, le 4 mai à Paris, le 10 à Nantes...



Art Mengo : « J'aime les mots parce qu'on peut les mettre en musique. » Polydor.



GUILLAUME RIVIERE/ODESSA POUR TELERAMA

“Entre mes guillemets”, d’Art Mengo

Après une courte parenthèse et quelques interrogations, l’artiste fait le point. Dans de lumineuses crises de spleen.

La Mengocolie

Il s’est rasé le crâne et a adouci sa voix. Un timbre étrange, à la rocaïlle ouatée immédiatement reconnaissable, plus familier que son physique : Art Mengo n’est pas mondain, il ne se pavane pas sur les plateaux télé. Il vit à l’écart dans un antre de bois et de béton, près de Toulouse, où il concocte à son rythme des albums à la rigueur exemplaire : une demi-douzaine en dix-huit ans. L’avant-dernier, *La Vie de château*, en 2003, a propulsé sur les ondes une chanson en forme de bilan tendrement désabusé, intitulée *J’ai vidé mon grenier*. L’art de Mengo, c’est ce style lascif et fluide, au swing matiné de bossa-jazz mélancolique, où chaque instrument semble sculpté avec une précision qui rappelle à la fois l’horlogerie suisse et les bas-reliefs égyptiens.

Michel Armengot, c’est son vrai nom, est pourtant d’origine espagnole : « Pas seulement

espagnol, valencien ! » Ses parents ont fui la dictature franquiste en 1948 : « Ils ont franchi les Pyrénées à pied, en portant ma sœur aînée sur les épaules. Mon père, un paysan qui avait combattu dans l’armée républicaine, ne supportait plus de faire le salut nazi. » C’est à Toulouse, quartier du Mirail, que naît Michel, en 1961. A 11 ans, il est atteint de quasi-surdité. Une opération lui fait recouvrer l’ouïe et lui apporte une révélation : « Je me suis aperçu que j’entendais les sons avec une grande précision. J’étais capable d’analyser à l’oreille un accord de jazz pour en retrouver chaque composant. » Les Beatles, les Stones, puis plus tard Clash et les punks forment son éducation musicale, dans un foyer où la variété espagnole et sud-américaine est reine.

Magasinier sporadique chez Renault, le jeune Art (pseudo façon Garfunkel, choisi en

Art Mengo, des textes ciselés sur des mélodies mélancoliques.

découpant son patronyme) passe ses nuits à enregistrer avec un synthé acheté grâce à ses premières payes. L’une de ces maquettes, *Je l’ai tant aimée*, atterrit sur le bureau d’un directeur artistique. Le 45 tours fera un tube inattendu, en 1988, en pleine époque de variété à la Gold ou Images. Deux ans plus tard, l’album *Un 15 août en février* sera handicapé par une chanson intitulée *Caïd Ali*, interdite à la radio en pleine guerre du Golfe : « C’était pourtant un texte poétique et gentil qui parlait du déracinement, rien de plus. »

A 14 ans, l’artiste avait découvert Nougaro, poète concitoyen incontournable : « Il m’a amené à écouter la chanson en français. Il m’a aussi fait découvrir le ternaïre, Dave Brubeck ou Erroll Garner. » Nougaro, mais aussi la musique classique et la bossa brésilienne : « Chopin et Jobim sont mes principaux inspirateurs : je ne peux les dissocier, c’est la même famille. » Pour coller des mots sur sa musique, Mengo fait appel à Patrice Guirao, son beau-frère. L’association fonctionne à merveille le temps de quatre albums, le tandem va même jusqu’à écrire pour Johnny Hallyday (*Ça ne change pas un homme*, en 1992), Ute Lemper, Enrico Macias ou Henri Salvador. Ce qui n’empêche pas le compositeur Mengo, pris de doute, de se retirer sur ses terres pendant cinq ans. Et de se construire, pièce par câble, un studio d’enregistrement, pour travailler loin des pressions du « métier », faire, comme il dit, « de la musique en pantoufles ». C’est là qu’il a enregistré ses deux derniers albums, en artisan minutieux, avec l’aide d’un copain d’enfance recruté comme auteur, Marc Estève.

Le nouveau disque, *Entre mes guillemets*, développe à la perfection l’univers Mengo, entre claviers, guitares et quatuor à cordes : une sorte de force tranquille à la sobriété zen et au spleen lumineux. Pour la première fois, entre les strophes d’Estève et un curieux texte coécrit par l’écrivaine Marie Nimier et la chanteuse Clarika, il signe paroles et musique sur trois titres. « La musique est pour moi une façon de faire comprendre le texte. Aujourd’hui, j’ai le souci d’être compris. Je pense qu’un compositeur écrit cinq chansons dans sa vie. Même si j’ai l’impression de m’améliorer, je suis toujours en quête de la mélodie ultime... » ● **Philippe Barbot**

Entre mes guillemets, 1 CD Polydor/Universal (fff). En tournée à partir de mars.

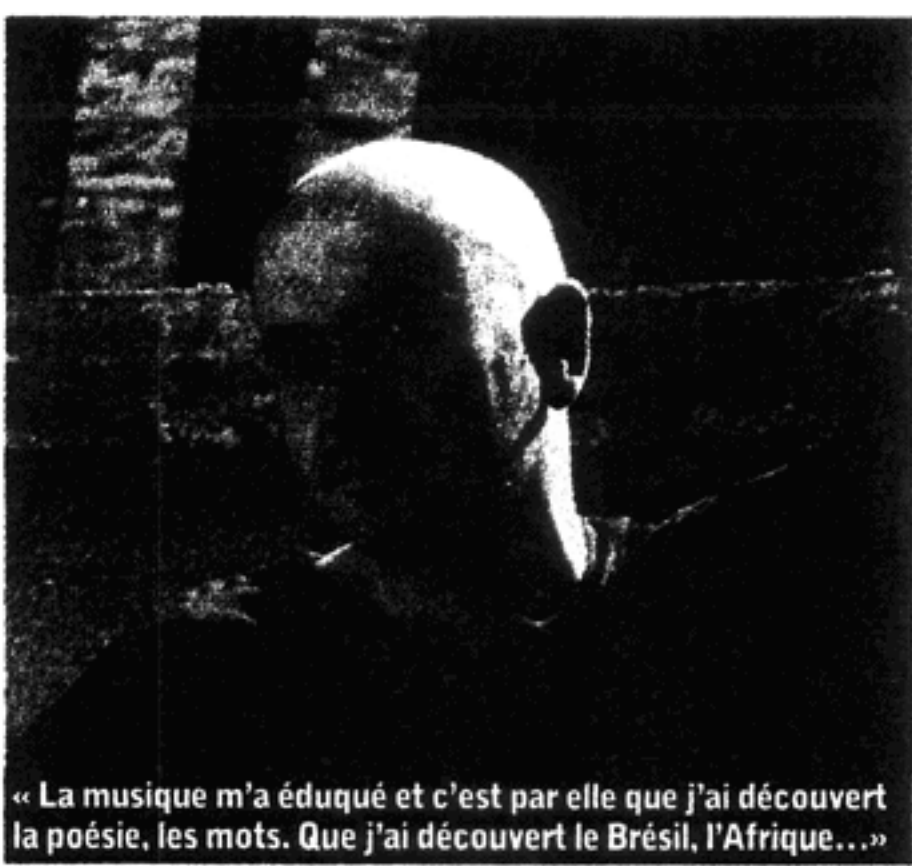
CHANSON
MÉLANCOLIES D'ART MENGO
 Entretien avec un artiste qui aime les sons de velours et les mots choisis.



Art Mengo joue sur du velours

ENTRETIEN - Ce discret artisan de la chanson sort *Entre mes guillemets*, qui privilégie les atmosphères mélancoliques.

Art Mengo aime les sons velours, les ambiances tamisées. Dans *Entre mes guillemets*, son dernier album, sa voix se fait caressante, chantant les « amours inachevées » et les désirs de partance. Après *la Vie de château*, il continue de mettre les mots en musique, laissant libre court à ses impressions mélancoliques, artisan d'une chanson composée à l'abri du monde, dans sa compagne toulousaine. Marc Estève, parolier complice, est à l'origine de la plupart des textes. Mais, pour la première fois, Art Mengo a laissé courir sa plume, signant le titre de l'album, ainsi que *Ma douleur préférée* ou *Si tu parlais*. Quant à l'écrivaine Marie Nimier et à la chanteuse Clarika, elles ont joint leur talent pour écrire *Un jour comme les autres*. Art Mengo, dont la voix douce n'est pas sans rappeler celle de Michel Jonasz, évolue au sein d'atmosphères jazzy propres à la rêverie. Le chanteur n'est pas ce qu'on appelle un gros vendeur. Cela a l'avantage de lui offrir une certaine liberté : « Je ne rapporte pas beaucoup à la maison de disques, mais je ne coûte pas non plus », s'amuse-t-il. En cela, la notion d'artisan lui va bien : « Il y a un noyau de fidèles qui achètent mes albums et qui me suivent régu-



« La musique m'a éduqué et c'est par elle que j'ai découvert la poésie, les mots. Que j'ai découvert le Brésil, l'Afrique... »

lièrement. » Art Mengo fait partie de ces artistes qu'il faut découvrir sur scène. On ne saurait que trop recommander son prochain passage à l'Élysée Montmartre (1).
Quelle idée vous faites-vous du rôle du chanteur ?
 Art Mengo. Pour ma part, j'ai l'impression que je soigne des humeurs. Quand les gens viennent me voir, ils ont une sorte de sérénité. C'est ce qu'ils me rapportent. Je n'avais pas conscience que la musique pouvait soigner et faire oublier beaucoup de soucis quotidiens, que les gens se raccrochaient à l'imaginaire à ce point. Après les concerts, je

prends le temps pour aller les voir. C'est un échange avec un public adulte, qui me permet de comprendre l'impact que je peux avoir. Quand j'en sors, j'ai envie d'être encore plus généreux.
Être un artisan de la chanson, ça signifie quoi pour vous ?
 Art Mengo. On a tous cette illusion de vivre libre. Je ne pense pas qu'on puisse être un artiste libre et très populaire. Il y a là un vrai paradoxe. La liberté, je pense qu'on peut la trouver en se contentant de vivre de la passion qui nous anime. Je ne m'attends pas à avoir des résidences secondaires, un 4x4 énorme ou une Porsche. Mais je sais que je peux vivre correctement de ma passion. À partir de là, on a une certaine liberté.
Que mettez-vous derrière le titre *Entre mes guillemets* ?
 Art Mengo. C'est mon imaginaire. On a tous un espace de création. Dans le mien, j'ai l'habitude de dire que j'y mets des mots, de la musique, de la poésie, des gens que j'aime que je mets en musique. Je crois qu'avec le temps, il y a une façon de faire auquel les gens adhèrent ou pas. Depuis dix-huit ans, j'ai l'impression d'être constamment en développement, d'avoir sans cesse des gens qui me découvrent.
Comment naît le désir d'écriture ?
 Art Mengo. Une certaine frustration sûrement. L'envie de nouvelles ambiances. C'est terrible, quand on fait de la scène, on peut avoir le sentiment de se répéter. Quand on joue avec les musiciens durant une centaine de dates, il n'y a qu'une chose qui me manque : faire le plein de nouvelles chansons. Par rapport à mes autres enregistrements, pour cet album, il s'agit plus d'une

aventure humaine. Pour *la Vie de château*, j'étais seul, avec mon ordinateur, avec mes programmations, mes arrangements. Alors que, là, nous étions plusieurs à partager les choses. Être avec des musiciens, c'est plus agréable que de programmer des pistes.

Comment s'est faite la rencontre avec Marie Nimier et Clarika...

Art Mengo. Avec Marie, on avait fait, sur l'album précédent, *Lettre à Milena*, et j'avais signé la musique du texte qu'elle avait écrit avec Jean Rouaud, *Pour vous aimer*, pour le dernier album de Greco. Là elle a coécrit *Un jour comme les autres* avec Clarika, que je n'avais jamais rencontrée. J'ai eu honte, parce que c'est une artiste que je ne connaissais pas. J'ai ratrapé très vite le temps, acheté tous ses albums, maintenant je suis à jour avec elle !

De quelles atmosphères musicales rêviez-vous ?

Art Mengo. J'ai essayé de faire une musique qui serait facilement transposable sur scène. La France est un pays de brassages. Je suis un fils d'émigré espagnol. Quand j'étais jeune, je n'écoutais pas Brassens, mais de la musique traditionnelle espagnole. La musique m'a éduqué et c'est par elle que j'ai découvert la poésie, les mots. C'est grâce à elle que j'ai découvert le Brésil, l'Afrique... Je crois pouvoir dire que je flirte avec toutes sortes d'ambiances. Il y a toute une frange de la chanson française que je ne connais pas bien et qu'il me tarde de découvrir. Idem, dans le domaine de la musique classique. Je suis un musicien qui vieillit, ouvert à tout ce qui se fait.

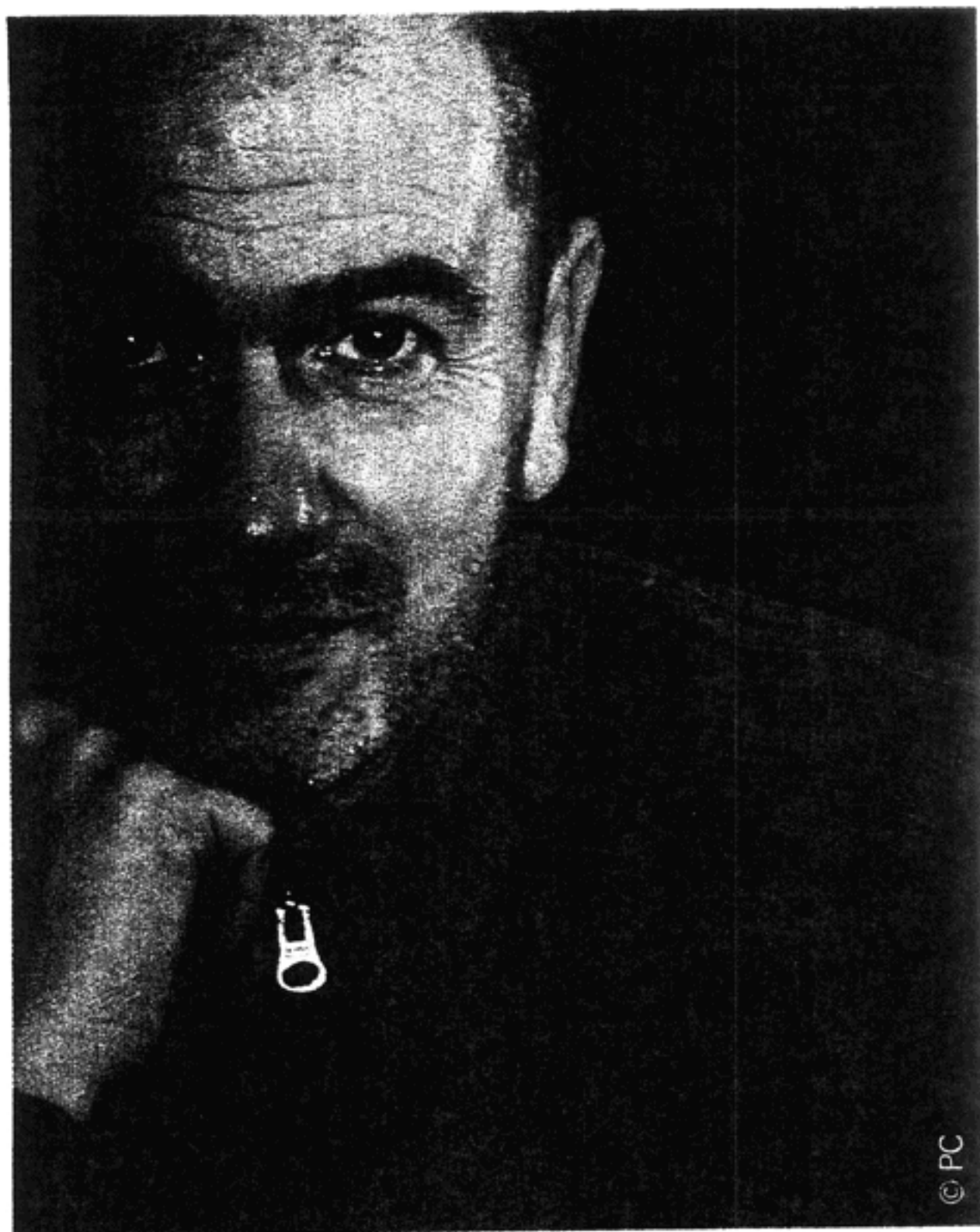
Côté nouvelle génération, quels sont les artistes que vous écoutez ?

Art Mengo. Récemment, j'ai pris une claque avec les nanas. Que ce soit Pauline Croze, Camille ou Emilie Simon, je trouve ce qu'elles font très intéressant. Du côté des garçons, c'est un peu plus gentil. Relater le quotidien, c'est bien, mais une fois qu'on a écouté l'anecdote... Généralement, j'aime ne pas saisir du premier coup les choses. Ça offre plus de mystère.

Entretien réalisé par Victor Hache

Album Entre mes guillemets, chez Polydor.
 (1) Concerts : actuellement en tournée et le 4 mai, à l'Élysée-Montmartre, 72, boulevard Rochechouart, 75018 Paris, tél. : 01-55-87-06-00.

Quotidien National
 T.M. : 73 127
 L.M. : 331 000
 ☎ : 01 49 22 72 72
 VENDREDI 10 MARS 2006
l'Humanité



inter
view

ART MENGO entre les lignes

Il nous avait habitué à cette voix si particulière et légèrement cassée, à l'élégance de ses mélodies, ciselées et précises. Il nous surprend avec son dernier album, *Entre mes guillemets*. Pour la première fois, le discret **Art MENGO** signe paroles et musiques.

Deux années à peine séparent cet album du précédent, *La vie de château*. Cet empressement n'est pas vraiment dans vos habitudes ?

Je voulais ne plus me refroidir. Je crois que je n'ai jamais fait d'album aussi rapidement, en trois mois à peine. J'ai délibérément choisi de me mettre en état d'urgence, persuadé que ça allait changer ma façon de faire, et je crois que j'ai eu raison. Mon intention de départ était claire : je voulais travailler rapidement pour garder le lien avec les musiciens de la tournée qui venait de se terminer et repartir très vite sur scène. Il n'y a que sur scène que je me sens utile, que j'ai l'impression de soigner quelques humeurs.

Pour la première fois, vous signez aussi des textes. Pourquoi avoir attendu si longtemps ?

Je crois que je n'étais pas mûr. J'aime les mots parce qu'on peut les mettre en musique. C'est par elle, assez naturellement, que je suis arrivé au texte. L'état d'urgence dans lequel je me suis mis m'a poussé à écrire. Je n'avais plus le temps de réfléchir : je me suis jeté à l'eau.

Le titre, *Entre mes guillemets*, fait penser que cet album est plus proche de vous que les autres, est-ce celui qui vous ressemble le plus ?

Chaque album est un miroir. J'ai toujours été en phase avec les mots que je chante même si ce n'étaient pas les miens. J'ai rarement fait de concessions à ce niveau-là.

Entre mes guillemets, ça veut dire : venez visiter mon espace de création, mon univers. Je suis conscient que je n'envahis pas l'univers des gens, je suis assez peu présent sur les ondes. Je les invite donc plutôt à venir me découvrir.

Quel est cet univers ?

Un mélange de différentes influences que je passe à la moulinette. Le jazz, la pop, les rythmes latins. Je ne sais pas trop où me classer, si ce n'est dans la case chanson française : au carrefour de tout un tas de musiques, qui sont là pour souligner des textes, toujours prépondérants. Mes mélodies sont là pour les éclairer, pour poser un décor. Je suis comme un metteur en scène.

À quoi ressemble votre propre décor, votre espace de création ? J'ai peur que la machine s'enraye, j'aime être en flux continu. C'est pour cette raison que j'ai négocié un studio d'enregistrement dès mes premiers contrats. Je travaille chez moi depuis des années. Je travaille en pantoufles ! C'est un confort incroyable, qui rend beaucoup plus direct le lien à la création. Je ne fais plus de brouillon, j'enregistre directement. Je suis persuadé que la spontanéité prime : J'ai remarqué par exemple que j'étais meilleur à la première prise. L'inspiration est capricieuse. Je vois beaucoup de créateurs qui s'épuisent, je l'entends. Je vois que l'inverse arrive aussi. Je veux être de plus en plus créatif, être de ceux qui vieillissent bien.

Propos recueillis
par Virginie Peytavi

Art Mengo, *Entre mes guillemets*, Polydor.

Mini concert le 10 mars,
Fnac Wilson, Toulouse.